

## Раздел 1. Методологические и лингвистические аспекты лексикографии

### LEXICULTURE ET DICTIONNAIRES: DÉCALAGES CULTURELS

**Jean PRUVOST**

Directeur du laboratoire CNRS LDI-Cergy  
Professeur des universités en Sciences du langage  
Cergy-Pontoise, France / [pruvost.jean0943@orange.fr](mailto:pruvost.jean0943@orange.fr)

**Arkadiy SEDYKH**

Directeur du département de français et d'allemand  
Université nationale de recherche de Belgorod, Russie  
Professeur des universités en Sciences du langage / [sedykh@bsu.edu.ru](mailto:sedykh@bsu.edu.ru)

La lexiculture est en réalité un concept qui a été mis en avant par Robert Galisson, qui s'apercevait combien d'un pays à l'autre, le même mot, le même référent plus exactement, ne donnaient pas du tout les mêmes images, les mêmes représentations.

Partant du principe que les dictionnaires offrent le plus souvent une sorte de définition savante des choses, il a souhaité aussi qu'on aborde pour les étudiants, pour tous ceux qui apprennent une autre langue, ce qu'il appelle «la langue en partage», la langue courante qui (elle) est assez éloignée, parfois, de la langue savante.

Je vais m'expliquer avec un premier exemple. Nous allons donc aborder tout ce qui concerne la lexiculture. Si le sens du mot est référentiellement le même, dénotativement diraient les linguistes, les connotations ne sont pas toujours les mêmes.

Un premier exemple:

La notion d'écureuil.

Tout le monde voit de quoi il s'agit qu'on soit au Québec ou en Russie. On est presque tous habitué à cet animal. Pourtant derrière ce simple mot, quand vous cherchez dans un dictionnaire la notion d'écureuil, vous avez la définition à peu près suivante:

Petit rongeur (sciuridé) arboricole à longue queue très touffue, excellent grimpeur, capable de sauts très étendus, faisant usage des pattes de devant pour tenir les graines et fruits dont il se nourrit, amassant des provisions en vue de l'hiver et aisément familier de l'homme. (L'écureuil de France a le pelage roux, celui d'Angleterre est gris et un peu plus grand) [<http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais>]

Mais la lexiculture nous pousse à dire autre chose que la définition dénotative. Ainsi, un écureuil aperçu dans un jardin privé évoque en principe pour un Français le charme retrouvé de la nature et s'il a à le dessiner, il sera spontanément représenté dans une robe rousse. Quant au symbole qu'il incarne, c'est invariablement à la notion constructive d'épargne qu'il renvoie en France. L'écureuil de la Caisse d'épargne a en effet valeur de symbole historique: il illustre pour beaucoup d'enfants la première tirelire bancaire qu'on leur ait offerte.

Pourtant, au Québec, on constatera que le collègue qui vous accueille dans son jardin et qui repère un écureuil sautant d'un arbre sur son toit l'assimilera immédiatement, et avec une grimace, à un rongeur indésirable, causant des ravages dans les greniers. Il peut d'ailleurs être gris comme un rat, et il ne s'assimile en rien à l'épargne.

Nous voilà donc en présence de ce mot «écureuil» qui, traduit dans des langues différentes, voire dans la même langue, à savoir le français de France et le français du Québec, n'évoque en rien les mêmes représentations. La notion d'écureuil (b'elka) chez les Russes a aussi ses particularités de représentations. Pour un Russe le mot écureuil

évoque avant tout un petit animal sympathique et affairé à qui on a le plaisir de donner à grignoter. Dans le folklore russe l'écureuil symbolise la vitesse de l'éclair. Dans un conte de fée de Pouchkine (Conte du Tzar Saltane et de la belle princesse Cygne), connu de tous les enfants Russes, l'écureuil est décrit comme une source de richesses et de bien-être, mais que pour les classes sociales les plus élevées: *Un sapin se dresse dans une forêt. Au-dessous, un écureuil apprivoisé chantonne. Il casse des noisettes avec ses dents, non des noisettes ordinaires, mais des noisettes d'or et dont les amandes sont de pures émeraudes. Voilà ce qu'on appelle une merveille!*

Le poil d'écureuil de Russie sert à faire les pinceaux en petit-gris, appréciés notamment comme pinceau à aquarelle pour leur bonne rétention de l'eau et leur souplesse. Par extension, un «petit-gris» peut désigner tout pinceau long et fin utilisé pour le trait. En Russie tout le monde connaît cette expression *Vertetsa kak b'elka v kolesse* ('tourner comme un écureuil dans une roue'), ce qui veut dire: ne pas arrêter (de se démenner) | être tout le temps sur la brèche. Donc l'idée qui vient à l'esprit d'un russophone quand il voit cet animal ou entend le mot «écureuil» a des rapports associatifs avec les notions de course rapide, de richesses de classes sociales élevées, de travail usant et de pinceau, et en aucune façon de rat, de Caisse d'épargne ou de tirelire.

Il en va de même pour le muguet, cette petite plante aux fleurs semblables à des clochettes, définie par les botanistes comme:

Petite liliacée à rhizome rampant, à deux ou trois feuilles entre lesquelles se dresse une grappe de petites fleurs blanches en clochettes, très parfumées [<http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/muguet/53124?q=muguet#209759>].

Cette plante, pour nous les Français, elle est associée à la fête du travail, au Premier mai. Il n'en va pas de même dans les pays du Maroc ou d'Algérie, pays aussi francophones ou de tradition francophone. Une linguiste d'origine marocaine me disait: «Pour nous, le muguet est une mauvaise herbe, qui plus est, nocive pour les chèvres». Tandis que pour nous c'est une sorte de plante qui fait partie, disons, des grands symboles du travail. Le muguet fleurit au printemps et il est d'usage et de tradition d'offrir à ses proches un brin de muguet le Premier mai. Il est pour ainsi dire presque impensable, voire impossible, d'acheter du muguet au début du mois d'avril ou à la fin du mois de mai.

Quant aux Russes, ils associent le muguet principalement à une des premières fleurs du printemps et non pas du tout au Premier mai ou à de mauvaise herbe. Dans les œuvres poétiques russes le muguet est toujours associé à la pureté, la douceur, la fidélité, l'amour, les sentiments les plus exaltés. Le muguet était la fleur préférée de Piotr Ilitch Tchaïkovski, grand compositeur russe du XIXème siècle. Selon le «Dictionnaire associatif russe» dans l'esprit des russes de tous les jours le muguet est associé au «Krasnaya kniga» (La liste rouge de l'UICN) et aux «Landyshevy kapli» ('Gouttes de muguet' = les gouttes cardiaques). Cependant, les muguetts sont surtout considérés comme des premières fleurs de printemps.

Voilà encore un symbole qui est lexiculturel. Et les dictionnaires ne le disent pas toujours. Nos dictionnaires n'évoquent pas la Caisse d'épargne pour l'écureuil, nos dictionnaires, monolingues ou bilingues, n'évoquent pas toujours le muguet comme symbole du Premier mai.

Un dernier exemple.

Un accordéon est associé spontanément en France (surtout par les Français d'un certain âge) à la musique populaire et au bal musette, à Yvette Horner ou Giscard d'Estaing, comme le rappelle en 2002 les dessins de Plantu, représentant plaisamment le Président jouant de l'accordéon, devant la Constitution européenne en fin d'élaboration.

Il ne s'agit pas forcément d'une connotation partagée dans toute la Francophonie, c'est-à-dire, comme diraient quelques linguistes derrière Robert Galisson, d'une perception partagée culturellement dans une communauté linguistique, mais pas nécessairement explicitée dans les dictionnaires. On joue de l'accordéon en Louisiane aussi, mais cet instrument n'est pas là pour les bals populaires, il sert au blues et il n'y a aucun rapport avec Giscard d'Estaing. Voilà ce qui est dans le fond la lexiculture.

En Russie, l'accordéon est surtout utilisé lors des concerts de musique classique. Cependant, il existe aussi un type d'accordéon très proche de l'instrument français, et appelé lui «bayan». Le bayan ou accordéon chromatique, est apparu vers 1850. Son usage s'est développé au début du XX<sup>e</sup> siècle. Il doit son nom au légendaire vieux chanteur et narrateur russe (ou slave) Bayan (ou Boyan) qui se produisit devant plusieurs princes au XI<sup>e</sup> siècle. Il existe sous deux formes, accordéon chromatique à l'origine puis accordéon basses chromatiques [[https://fr.wikipedia.org/wiki/Bayan\\_%28instrument%29](https://fr.wikipedia.org/wiki/Bayan_%28instrument%29)].

Il faut rappeler qu'en France on trouve trois types d'instruments à clavier et à boutons qui portent le même nom «accordéon»: Accordéon Chromatique clavier piano, Accordéon Chromatique clavier boutons et Accordéon Diatonique (à boutons aussi). L'accordéon chromatique clavier boutons ressemble comme deux gouttes d'eau au bayan russe, mais c'est juste de la forme et non pas de la manière de jouer dont il s'agit. Le bayan est aujourd'hui en Russie un des instruments encore courants et actuels, et il est plutôt associé à la nostalgie d'une Russie ancienne et traditionnelle. Donc un bayan (équivalent russe d'accordéon en France) est associé spontanément en Russie à la musique populaire et aux «narodnye goulianya» (correspondants des bals musette français) et en aucune façon à Yvette Horner ou Giscard d'Estaing. Il existe d'ailleurs en russe une expression difficilement compréhensible et traduisible liée à cet instrument (bayan): «khoronili tiochou – porvali dva boyana» ('on a enterré la belle-mère – on a bousillé deux bayans'), pour évoquer la fête effrénée et bien arrosée des Russes. Alors, quand un Russe dit à son invité: *Eh bien, t'es venu avec un bayan?* – cela veut dire que la fête russe commence et ce n'est pas le bal musette français avec un accordéon pour une valse ou un tango.

Un autre aspect de lexiculture propre à chaque pays et qui fait qu'il nous faut connaître la culture de la Russie, il nous faut connaître les publicités qui sont faites pour tel ou tel produit, il nous connaît les anecdotes sur telle ou telle personnalité. C'est effectivement ce qu'on appelle les calques ou plus précisément les délexicalisations, c'est-à-dire le fait de prendre quelque chose de très connue et de changer un mot et de bénéficier ainsi du sens de l'expression très connue, en y ajoutant une dimension plus importante.

Je prends un exemple classique, le grand roman *Autant en emporte le vent* (angl. *Gone with the Wind*). Rien ne m'empêcherait d'écrire un article qui s'appellerait *Autant en emporte le dictionnaire*. Je bénéficierais dans le fond de deux images qui se renforcent. Ces délexicalisations sont pour Robert Galisson de hauts lieux aussi de lexiculture.

J'en prends un simple exemple. Le célèbre chanteur français Alain Souchon a eu un succès énorme avec sa chanson «Allo, Maman, bobo!», qui signifie en termes quelque peu enfantins: *Allo, Maman, j'ai mal, je souffre, bobo!* Ce «Allo, Maman, bobo» est devenu une formule connue de tous.

Si j'écris: *Allo, Maman, dico!*, tout le monde pensera à cette chanson, à ce sentiment un peu d'enfant fragile et l'associera à la notion de dico et d'apprentissage. Eh bien, ce «Allo, Maman, dico» ou plutôt «Allo, Maman, bobo», la formule initiale, on ne la trouvera pas dans le dictionnaire. Et pourtant elle est très utilisée dans des

délexicalisations: *un train peut en cacher un autre*, c'est l'affiche qu'on voit dans tous les trains pour y faire attention. Il y a *un dico peut en cacher un autre*, voilà encore ce qui fait partie de la lexiculture.

Dans les dictionnaires, un deuxième point que nous pourrions aborder, en lien avec lexiculture, c'est la notion d'écart culturel. Il est très évident que nos systèmes scolaires, la manière dont nous notons, les disciplines auxquelles nous accordons, dans chacun des pays, une importance parfois privilégiée, font que, il y a des phrases incompréhensibles et même intraduisibles, parfois.

Je prends l'exemple de quelqu'un qui dirait: *Passe ton bac d'abord!* et qui dirait *J'ai eu quatorze en philo au bac*. Ce «*Passe ton bac d'abord!*» est une expression fort importante en France, et ce depuis bien cinquante ans déjà. La situation changera peut-être, mais pour le moment il en est de la sorte. Les lycéens passent d'abord leur bac, les parents sont soucieux qu'ils aient ce diplôme, et après, il y a une certaine liberté de choix et on devient étudiant (ou pas soit dit en passant!). Ce n'est pas la même chose dans chaque pays. La notion de bac est chez nous comme une sorte de valeur de frontière.

*J'ai eu quatorze en philo au bac* ça veut dire, j'ai eu une très bonne note. Parce que c'est quatorze sur vingt, nous notons sur vingt. La philosophie est une discipline rarement enseignée dans le secondaire. En Allemagne par exemple, elle ne figure qu'au sein des universités. Il y a beaucoup de pays où on n'enseigne pas la philosophie en terminale. Depuis des décennies en France c'est une sorte de caractéristique. Ce n'est pas toujours facile à comprendre pour un allophone et cela mérite aussi d'une certaine manière une analyse lexiculturelle.

Cf. Le système éducatif russe et l'éducation en Russie sont principalement fournis par l'État, régularisés par le Ministère de l'enseignement et de la science. À l'âge de 16-17 ans, en 11ème classe, équivalent de la Terminale, les élèves russes passent leur examen de fin d'études secondaires (*Yediniy gosudarstvenniy ekzamen*, EGE = un Examen Unique Fédéral) et obtiennent (ou non) un «diplôme de fin d'études» (certificat de formation générale de base = *Attestat ob Osnovnom Obshchem Obrazovanii*, connu familièrement sous le nom de *Attestat Zrelosti*, lequel se traduit par «certificat de maturité»), équivalent au Baccalauréat français. Avec ce diplôme un jeune peut s'inscrire à la faculté choisie ou participer aux concours. Les parents russes disent aussi à leur progéniture: *Passe ton EGE d'abord!*, car les parents russes sont très soucieux, pas moins que les parents français, que leurs enfants aient ce fameux diplôme de fin d'études secondaires pour avoir enfin une certaine liberté de choix. Mais si un parent russe dit littéralement: *Passe ton bac d'abord!*, il risque d'être mal compris, car le mot «baccalauréat» (bacalavr), en Russie actuelle, veut dire celui qui a «une formation universitaire dans des domaines spécialisés tels que l'enseignement, la chimie, le génie».

Pour conclure avec quelque chose qui me tient à cœur aussi quand il s'agit des dictionnaires. C'est la différence entre lexicologie, lexicographie, dictionnaire et métalexigraphie.

La lexicologie, on le sait, c'est l'étude scientifique des mots. La lexicographie, il y a un sens général, c'est le fait d'élaborer des dictionnaires (bilingues, monolingues). Littré, Larousse, on peut considérer qu'ils étaient des lexicographes. Mais dans les années 1980, Bernard Quemada annonçait un autre mot qui existait déjà, mais qu'il a rénové, renouvelé, c'est le mot de dictionnaire.

La lexicographie pour Bernard Quemada, c'est s'intéresser à un ensemble de mots dans tel ou tel domaine (des animaux, la flore etc.) et de ne pas se préoccuper de la fabrication d'un objet, d'un dictionnaire de papier ou électronique, mais travailler en

chercheur et c'est ce qu'il redéfinit comme étant la lexicographie. Et dit-il, il y a à côté la dictionnaire. Alors, c'est un nouveau mot qu'il faut intégrer et elle consiste à mettre en forme ce que les chercheurs ont trouvé, ont produit sans se soucier de la vente d'un ouvrage du nombre de pages, du nombre de signes.

Pour mieux m'expliquer, je peux être un lexicographe et faire de la lexicographie, en m'intéressant aux fruits et en décrivant tout ce que je peux trouver dans des corpus sur le mot, sur les différents types de fruits. Dans ce cas-là, je ne tiens pas compte du nombre de pages, du nombre de lignes, je rassemble des informations. Rien ne m'empêche d'avoir 400 pages sur l'abricot, quand je n'en aurais que 150 sur la cerise etc. C'est de la recherche, je récupère des informations, j'essaie d'y voir clair et de structurer l'ensemble sans avoir pour objectif de faire un dictionnaire.

Mais il vient le moment où il faut faire un dictionnaire, alors là je suis dans la dictionnaire: Combien de pages? Combien de signes sur mon ordinateur? Combien de mots (d'entrées)? Quelle macrostructure (comment organiser la nomenclature des mots)? Quelle microstructure (exemples, citations, illustrations)? Et le tout avec un objectif commercial qui est de vendre ce dictionnaire qu'il soit achetable, qu'il soit dans un certain nombre de pages et qu'il soit finalement, pour un éditeur, viable.

Un dernier exemple de cette différence entre la lexicographie, recherches pures et la dictionnaire. Prenons le Petit Larousse, mis à jour annuellement depuis sa première parution en 1905. Quand on achète le Petit Larousse, chaque année on a droit à quelques mots nouveaux, mais ce qu'il faut savoir c'est que si un mot nouveau apparaît à la première page et que ce mot nouveau fait pousser (chasse, comme disent les typographes) le dernier article de la première page à la page suivante, c'est tout le dictionnaire qu'il convient de refaire.

Partant, les créateurs de tout dictionnaire se voient dans l'obligation de gagner de la place lors de la conception du nouveau cru, afin de pouvoir introduire de nouveaux termes. Cette optimisation de l'espace se fait au détriment de la proximité des exemples et peut même conduire à la suppression de certaines illustrations. Pour que l'on puisse tourner la page et ne pas avoir tout à refaire. Donc, ça c'est de la dictionnaire. Dans le fond c'est une manière de rendre achetable, commercialisable un dictionnaire en faisant des sacrifices. Il faut faire un meilleur choix possible pour le public (le prix du dictionnaire qui serait insurmontable) et l'éditeur, s'il fallait tout refaire.

Tous les sept ou huit ans on fait une refonte, qui autorise une transformation totale du dictionnaire originel. Mais tant qu'il n'y a pas de refonte et c'est comme ça qu'il peut vivre, un dictionnaire, on joue sur les lignes, sur les exemples qu'on supprime pour ajouter tel ou tel mot, tel ou tel nouveau sens. Ça, c'est la dictionnaire. Tant que l'on n'a pas compris qu'il y a d'un côté la recherche et d'un autre les éditeurs avec leurs contraintes dictionnaires, alors on continuera de passer à côté de ce qu'est intrinsèquement un dictionnaire.

Tout auteur de dictionnaire sait que les premières choses dont il doit se préoccuper sont assez triviales et ont trait au nombre de mots, au nombre de pages, au coût du livre et bien entendu au type de public visé. C'est ça qui est fascinant aussi et je sais que nous travaillons tous ensemble sur la lexicologie, la lexiculture, la communication. Un dictionnaire est aussi un superbe objet de communication, un superbe objet d'édition et presque même un objet de technologie puisque l'on passe petit à petit au papier, au papier avec son CD-Rom, avec son support électronique et on a donc affaire à un bel objet dans son contenu mais aussi dans sa communication.